

AUJOURD'HUI
ART et ARCHITECTURE
BOULOGNE / SEINE

JUILLET 1965

JEUNESSE DE L'ART BR

On peut aborder aux Îles Britanniques et se contenter en revenant de réciter la « leçon » de l'Onesco : en Grande-Bretagne, la nourriture est anglaise, la campagne est anglaise la peinture... est anglaise, etc.

Pendant des années, depuis la fin de la dernière guerre, Venise fut le point de rencontre de l'art insulaire et de l'art continental ; chaque biennale faisait du pavillon de la Grande-Bretagne un pôle d'attraction dont l'intérêt allait grandissant. La sculpture britannique ralliait tous les suffrages alors que seuls quelques peintres britanniques réussissaient l'examen de passage du « channel ». Ben Nicholson eut les honneurs d'une imposante rétrospective au Musée d'Art Moderne de Paris mais son œuvre ne remporta qu'un succès d'estime. L'importance de ses recherches formelles et leur influence sur une fraction nombreuse de la jeune école britannique, peintres et sculpteurs, ne semblaient pas encore évidentes. Par contre, Paris annexa presque d'emblée Francis Bacon. Ses défigurations et ses thèmes érotiques obsessionnels surgissaient à un tournant de l'histoire de l'art où les formulations abstraites de la peinture paraissaient avoir été presque toutes explorées ; une nouvelle génération de peintres reconnut en Francis Bacon le Messie attendu, qui arriva au moment propice pour faire fonction de précurseur, et exerça une influence indéniable particulièrement en France et en Italie, sur certains peintres tenants d'une figuration « autre ». Mais cette figuration « autre » qui affectionne le bizarre et cultive l'excentricité, a trouvé en Angleterre un terrain fertile à toutes sortes de graines qui n'appartenaient pas à la famille de Bacon. Nous en eûmes la révélation en 1963, à la Troisième Biennale de Paris, dont la section Grande-

AUJOURD'HUI
ART et ARCHITECTURE
BOULOGNE / SEINE

JUILLET 1965

LES ANGLAIS VONT A L'ÉCOLE

Prenez le catalogue de n'importe quelle exposition britannique, lisez le « curriculum vitae » des jeunes artistes anglais d'aujourd'hui, de ceux mêmes qui, sur les chemins « pop », ont donné un coup de pied à la bonne tradition nationale, et vous trouverez des titres universitaires, des diplômes, et le nom de grandes écoles, toujours les mêmes. Là où un peintre français n'oserait pas avouer le passage par une quelconque école des beaux-arts, l'Anglais fait état de ses études ; là où un « Prix de Rome » serait une tache de sang artistique, le moindre prix universitaire est volontiers souligné. Les Beatles reçoivent l'O.B.E., le jour approche où le jeune « pop » X sera « knighted » : les révoltés les plus « bit » conservent et chérissent (malgré eux ? A voir...) ce curieux sens du sacré que les Anglais sont les seuls à garder dans notre Occident dévergondé... Le chapeau melon des « gentlemen » de la City se pose volontiers sur la longue chevelure des fumistes du Soho ; « teddy » veut bien dire « edwardian ». Pourquoi les écoles ne sieraient-elles pas aux « pop » ?...

Royal College of Art, Slade School of Fine Arts, St Martin's School of Art, voire Royal Academy Schools — ces noms surgissent partout lorsqu'on cherche les détails biographiques des jeunes peintres et sculpteurs par lesquels le scandale arriva à Londres. Le R.C.A. surtout, et c'est déjà une donnée historique : entre 1959 et 1962 une dizaine de peintres (Peter Blake, Derek Boshier, David Hockney, Allen Jones, Peter Phillips — toute la bande de la troisième Biennale de Paris — Patrick Caulfield, Richard Smith, et d'autres encore) y ont planté leurs chevalets d'apprentis peintres, le « pop-art » anglais prenant son essor dans leurs recherches — ou dans leurs travaux. Des sculpteurs ont également fréquenté cette vieille école, et on trouve parmi eux quelques noms déjà connus, de Joe Tilson (la deuxième Biennale de Paris, la dernière Biennale de Venise), à Roland Piché et à Derrick Woodham.

Anthony Donaldson, Patrick Proctor, Harold

Cohen, c'est la Slade — où il serait bon de signaler dès aujourd'hui une jeune femme peintre, Jennifer Durrant, qui vient d'obtenir le prix de l'école, et un nouveau sculpteur, Bill Evans.

Pour la sculpture, pourtant, il paraît certain que ce soit la St. Martin's School qui prenne la responsabilité de préparer la plupart des jeunes artistes : il y a deux mois, l'exposition « The New Generation: 1965 », sous les auspices de la Peter Stuyvesant Foundation (les cigarettes), ne concernant cette année que des sculpteurs, en réunissait neuf dont six sortaient des rangs de cette fameuse école où enseigne Anthony Caro, lui-même ex-élève des écoles de la Royal Academy. Signalons encore que Joe Tilson est également passé par là.

Sur la même voie des statistiques, prenons par exemple le catalogue de l'exposition de 1964 de la Stuyvesant Foundation, et marquons les souches scolaires des douze peintres choisis. Six ont fait leurs armes au R.C.A., deux à la Slade, trois aux écoles de la Royal Academy ; un seul n'a pas suivi de cours, mais nous remarquons qu'il s'agit d'un Australien...

Les jeunes Anglais, « pop » et non « pop » (« op » aussi, mais pas trop, pour le moment ; soulignons pourtant le nom de Bridget Riley, R.C.A.), vont à l'école. Et, ce qui est sans doute très important, ils y retournent comme professeurs. Le développement de la sculpture à la St. Martin's School est dû, en grande partie, comme nous l'avons dit, à Anthony Caro ; Tilson y a enseigné, lui aussi — tout comme chacun des six sculpteurs de moins de trente ans, appartenant à cette « nouvelle génération : 1965 », qui se sont formés à la même école. Peter Blake, « the old man of british pop-art » (il est né en 1932), de son côté est devenu professeur au R.C.A., où il avait naguère étudié ; Harold Cohen lui aussi est retourné, comme professeur, à la Slade, son « alma mater », et est en train d'y exercer une curieuse influence (« hard edge » plus éléments « organiques ») sur des peintres de dix ou quinze ans plus jeunes que lui. N'ou-

par J.-A. França

blions pas non plus qu'Allan Davie a enseigné au Leeds College of Art, dans le cadre remarquable du « Developing Process ». D'ailleurs, tout le monde, en attendant, trouve des postes dans des écoles secondaires, comme la Central School ou la Chelsea School, ou en province. Il ne fait pas de doute que l'enseignement constitue l'issue la plus positive pour les Anglais : si nous remontons aux générations précédentes nous voyons bien que les artistes importants font partie du corps enseignant.

L'école des beaux-arts est donc en Angleterre une institution dynamique — mais son dynamisme s'exprime par un double mouvement qu'il faudrait étudier avec soin. Certes, l'école agit sur la vie artistique nationale à une échelle insoupçonnable chez nous, mais elle agit aussi en circuit fermé. Le dosage de ces deux façons d'agir, c'est-à-dire, de cette possibilité et de cette fatalité dans l'action constitue l'objet d'une recherche à faire. Cependant, on peut être sûr qu'on n'arrivera pas à comprendre ce qui se passe ou peut se passer outre-Manche dans le domaine artistique sans regarder du côté des grandes écoles.

L'école « constitue un monde à part, avec ses titres et ses diplômes pris au sérieux ; on en sort pour passer à Paris, sans grande conviction d'ailleurs, (neuf sur les vingt exposants de la Stuyvesant Foundation, en 1964 et 1965), ou aux Etats-Unis (Hockney, Philip King, Richard Smith, H. Cohen...). Est-ce un bien, est-ce un mal ? En France nous sommes sans doute mal placés pour le juger : il s'agit bien d'un phénomène non-latin, échappant à notre individualisme forcené, qui nous fait trop souvent confondre « enseignement » avec « académisme », dans l'ignorance la plus féroce de toute responsabilité moderne d'information ». « Le but de l'école de peinture du R.C.A. (litt-on dans son calendrier) est de donner aux étudiants la chance de travailler « in their own way ». Tâche difficile, certes — mais tâche payante, peut-être.

...J'allais oublier de dire que Francis Bacon n'est jamais allé à l'école.

J.-A. F.

LE PARISIEN L'ÉRE
124, Rue Racour - II°

9 JUILLET 1965

DIX « MOINS DE 35 ANS » A LA BIENNALE DE PARIS

La quatrième Biennale de Paris, qui aura lieu du 29 septembre au 3 novembre prochain, réservera la plus large

place aux œuvres de jeunes.

Outre une exposition de peinture et de sculpture réservée aux jeunes artistes du monde entier, la Biennale verra la création d'un « groupe de recherches chorégraphiques » et présentera dix créations dramatiques mises en scène par des moins de trente-cinq ans.

Une salle de théâtre révolutionnaire sera construite dans l'enceinte même du Musée d'art moderne par

deux jeunes architectes : Pierre Faucheux et Michel Jausserand.

JOURNAL de l'AMATEUR d'ART

I. Cité Bergère - IX°

25 JUIN 1965

récompenses

à la Biennale de Paris. Prix de sculpture créé par es, a été Paris, et

Art plas- de pein- lartmann ; exposant

à Henry Plisson. Prix d'aquarelle : Hermine David. Prix de gravure : Rotenberg.

LE PRIX POPULISTE A VIKO

Le XVIII^e Prix Populiste de peinture, dont le thème était la musique dans la vie populaire, a été décerné au peintre Viko. A tous les tours de scrutin, qui furent nombreux, obtinrent des voix : Faustino-Lafétat, Foss, Suzanne Duchemin, Azéma-Billa, Granat, Charles Saint-Georges et René Peyranné.